

de discours selon le public, le lieu et le défunt lui-même. B. Gladhill reste dans le domaine féminin, mais pose la femme comme oratrice. En prenant comme exemple le comportement de Fulvia à la suite du meurtre de son époux Clodius, il met en évidence les conventions rhétoriques propre au genre et l'importance de l'*actio* dans les discours. J. Hallett clôt la dernière section en mettant en évidence les talents oratoires de Cornelia, mère des Gracques. Bien qu'il n'y ait aucune trace de discours, Cornelius Nepos la présente comme un lien important entre les prouesses de son père (Scipion l'Africain) et de ses fils. Un obstacle majeur dans l'étude de fragments est celui de la méthodologie, question très présente dans l'esprit des éditeurs : l'introduction y est en grande partie dédiée, de façon synthétique et claire. On retrouve également cette clarté dans l'organisation du livre, partagé en deux sections elles-mêmes subdivisées thématiquement et/ou chronologiquement, facilitant grandement l'accessibilité pour le lecteur. Ce sont ce souci méthodologique et la variété des sujets qui font la qualité de l'ouvrage.

Constance MEYERS

Katherine WASDIN, *Eros at Dusk: Ancient Wedding and Love Poetry*. New York, Oxford University Press, 2018. 1 vol. relié, xi-285 p. Prix : 61 £ / 85 \$. ISBN 978-0-1-9086909-0.

Cet ouvrage stimulant vise à rendre compte des interactions entre les genres de la poésie nuptiale et érotique « de Sappho à Claudien » (ndla : toutes les citations sont traduites de l'anglais par l'auteur du compte rendu). Là où de nombreuses études antérieures identifiaient un poème comme appartenant à l'un ou l'autre de ces genres, cet ouvrage montre comment les poètes pouvaient infuser un genre dans l'autre afin de réaliser « l'érotisation du mariage et la nuptialisation de l'amour » (p. 3). L'éventail des références est large, et les lecteurs et lectrices apprécieront les nouvelles interprétations, entre autres, de Sappho, Anacréon, Euripide, Callimaque, Théocrite, Bion, Catulle, Horace, Properce, Ovide, Stace et Claudien, cette liste ne représentant qu'une petite partie des textes analysés. L'excellent *index locorum* présente une liste impressionnante de passages traités en profondeur (lettres en gras) et mentionnés (une distinction très utile). La méthode de Katherine Wasdin consiste à identifier les éléments propres à la poésie matrimoniale et à la poésie érotique, puis à montrer comment ces éléments s'insèrent dans le contexte de leurs homologues de manière à créer une tension productive au sein du poème entre le vocabulaire qui lui est ostensiblement propre, et ces éléments insérés. Alors que le premier chapitre est centré sur un auteur en particulier (Catulle), les suivants sont thématiques, traitant de Hesperus/Phosphorus (chap. 2), des métaphores végétales (chap. 3), des modèles héroïques de l'amour et du mariage (chap. 4), des modèles divins de l'amour et du mariage (chap. 5), et du rôle de la violence persuasive dans la représentation de la cour et du mariage (chap. 6), ce dernier chapitre se terminant par la lecture de plusieurs poèmes de Claudien. Chaque chapitre thématique analyse différents auteurs grecs et latins et couvre un large éventail chronologique. Un exemple type de sa méthode est offert dans la discussion des diverses allusions de Catulle – surtout dans les poèmes 61 et 68 – au fait d'« amener la mariée au domicile conjugal » (*domum deductio*) dans sa description de la maison (*domus*) où il a rencontré sa maîtresse (*domina*) ; en s'appuyant sur ce vocabulaire, Catulle, à la

différence des élégies érotiques ultérieures, fait de la *domina* non pas une amante mais la maîtresse de maison, ou, comme Katherine Wasdin le dit merveilleusement, « une fausse femme au foyer érotisée » (p. 42). Catulle et sa bien-aimée jouent en quelque sorte au papa et à la maman, pour mieux vivre leur coexistence imaginaire, donnant à leur plaisir éphémère le soupçon de la durée d'un vrai mariage, la stabilité du mariage étant un aphrodisiaque pour les célibataires, et la brièveté de l'adultère un philtre d'amour pour les mariés. Naviguer dans un corpus aussi vaste nécessite des choix, et cet ouvrage délimite son champ d'action en s'identifiant fondamentalement comme une étude d'un genre présumé – ou, plus précisément, de deux genres présumés liés entre eux et formant ce que nous pourrions décrire comme un super-genre théorisé – plutôt que, disons, une étude des *topoi* ou de la contextualisation historique. Ce n'est pas que Katherine Wasdin néglige les *topoi* ou l'histoire, mais plutôt qu'elle ne les étudie pas à travers différents genres littéraires, à la manière d'un Ernst Robert Curtis ; or, ils servent ici principalement d'auxiliaires à l'analyse des œuvres décrites ou supposées s'inscrire dans le(s) genre(s) lié(s) des histoires d'amour et de la poésie nuptiale. Cela signifie, par exemple, que les poèmes que le Claudien écrit pour ou à propos du mariage d'un empereur sont soumis à l'analyse, mais que le *De Raptu Proserpinae* du même poète, qui traite de nombreux thèmes, gestes et mots dont cet ouvrage abonde (désir, enlèvement, mariage) est exclu, sauf pour servir de glose à la discussion des poèmes de mariage (p. 220, n. 100). Certains regretteront ce choix, mais seulement parce qu'ils auraient beaucoup appris de l'application du modèle de cet ouvrage à des œuvres telles que *De Raptu Proserpinae*, à l'utilisation par Claudien des genres (et *topoi*) de l'amour et du mariage dans d'autres poèmes. On aurait bien aimé voir comment ses arguments ici peuvent dialoguer avec les travaux récents sur le mélange des genres chez Claudien, par exemple, ceux de Kevin Tsai, Stephen Hinds, Marco Formisano, Sigrid Schottenius Cullhed ou Ruth Parkes, et avec lesquels Katherine Wasdin s'est engagée dans un article précédent (*Honorius Triumphant: Poetry and Politics in Claudian's Wedding Poems*, dans *Classical Philology* 109/1 [2014], p. 48-65) – mais qui laisse également le *De Raptu Proserpinae* inexploré. Cette même logique amène Katherine Wasdin à discuter la huitième *Bucolique* de Virgile et ses chansons d'amour trompeuses, mais à exclure de son analyse l'amour de Didon et d'Énée – peut-être la scène d'amour (et de (non-)mariage) la plus célèbre de la littérature latine d'Auguste à Augustin. Bien que cet épisode puisse être considéré comme appartenant à « la poésie pour les mariages et la poésie associée aux affaires d'amour » (p. 25), il se trouve, comme le *De Raptu Proserpinae* de Claudien, dans une épopée, plutôt que dans un poème d'amour ou un poème occasionnel lié à la cérémonie du mariage. Mais surtout maintenant que les lecteurs et lectrices peuvent s'inspirer de l'utile résumé de Katherine Wasdin sur les rites de mariage grecs et romains (*Courtship and Ritual*, dans *Bloomsbury Cultural History of Marriage*, Vol. 1 : Antiquity, éd. Karen Hersch, p. 23-36), on espère vivement que Katherine Wasdin ou toute personne ayant étudié de près ses travaux pourra à l'avenir appliquer son modèle à la vieille question du mariage d'Énée et de Didon : chacune des deux parties s'appuie-t-elle de différentes manières sur ce que Katherine Wasdin met en évidence comme étant ces traditions génériques divergentes, mais liées, de l'amour et du mariage ? Comment leurs points de vue divergents s'accordent-ils avec la présentation que fait Virgile de leur romance et de leur (non-)mariage ? Dans cet ordre d'idées, il sera essentiel de s'intéresser davantage

à la manière dont les rituels de l'amour et du mariage s'inscrivent dans les genres poétiques et les structurent. En ce qui concerne l'autre exclusion majeure, l'histoire, cet ouvrage, tout comme de nombreuses études génériques et intertextuelles, ne présente pas une histoire littéraire. Cela a l'effet salutaire de permettre à cet ouvrage de placer Sappho, Catulle et Claudien dans de riches conversations les uns avec les autres. En même temps, cette focalisation empêche de voir certains développements historiques majeurs. Ainsi, cet ouvrage mentionne que l'*Amatorius* de Plutarque réimagine le sexe comme une affaire exclusivement conjugale, mais comment, le cas échéant, ce changement est-il enregistré dans la poésie ? Comment la poésie peut-elle contribuer aux débats sur l'*Amatorius* qui font rage depuis que Michel Foucault a placé ce texte au centre de la révolution sexuelle de son époque (*Subjectivité et vérité*, Paris, 2014, p. 177-204 ; cf. *Le Souci de soi*, Paris, 1984, p. 224-242) ? Et si l'*Amatorius* de Plutarque peut servir de baromètre des normes culturelles de la période entre Sappho et Claudien, qu'en est-il de cet autre développement historique (bien plus important) qu'est le christianisme ? Bien que nous entendions dire que la poésie de Claudien montre comment la représentation d'Hésperus/Phosphorus dans la poésie nuptiale « s'est poursuivie à l'ère chrétienne, même après que la procession elle-même ait cessé de faire partie du rituel du mariage » (p. 72), les lecteurs et lectrices seront sans doute impatients de réfléchir, à l'avenir, à la manière dont de tels *topoi* sont modifiés, selon les mots de John Keats, « lorsque sous des arbres agréables / Pan n'est plus recherché ». Et qu'en est-il des poèmes, poètes, et poétiques chrétiens (et juifs !) ? Il y a une mention bibliographique du *Cantique des Cantiques* (une comparaison que Richard Hunter établit entre l'œuvre biblique et les exemples classiques), mais qu'en est-il du *Cantique des Cantiques* d'Origène ? Ou, pour rester dans le domaine de la poésie, qu'en est-il de la relecture du *topos* amatoire (et conjugal) classique des roses – si bien décrit, parmi d'autres fleurs, par Katherine Wasdin (p. 82-93) – dans le *De Raptu Proserpinae* (voir Jean-Louis Charlet, *L'Etna, la rose et le sang : critique textuelle et symbolisme dans le De raptu proserpinae de Claudien*, dans *Invigilata Lucernis* 9 [1987], p. 25-44), dans les allégories du rosaire du gnostique *Sur les origines du monde*, dans le *Cupido Cruciatu*s d'Ausone, dans l'insaisissable *De Rosis Nascentibus*, ou, juste après l'époque de Claudien, dans le *Carmen Paschale* de Sedulius, qui lit Ève comme des épines et Marie comme la rose émergente dans la longue romance historique (et productive, et reproductrice) de l'humanité ? Ainsi, la discussion de l'écho (possible) d'Agathias à la *Coma* de Callimaque est également utile, mais n'est pas réinscrit dans un contexte culturel plus large – on pense ici par exemple aux travaux d'Anthony Kaldellis sur la relation d'Agathias avec les cultures littéraires et religieuses païennes et chrétiennes. Tout cela pour dire que l'ouvrage de Katherine Wasdin est une excellente contribution à l'étude de la littérature romaine, car il démontre de manière nuancée que l'étude d'un genre implique toujours l'étude de la structure des genres, et que les œuvres littéraires dépassent souvent les limites des définitions génériques. Je suis certain qu'il donnera lieu à de nombreuses études futures sur la façon dont la littérature, les rituels et rites de la vie dans l'Antiquité, à diverses époques et en divers lieux, peuvent, et doivent, être lus ensemble de manière productive.

Aaron J. KACHUCK

Hélène CASANOVA-ROBIN et Gilles SAURON (Dir.) avec la collaboration de Marianne MOSER, *Ovide, le transitoire et l'éphémère. Une exception à l'âge augustéen ?* Paris, Sorbonne Université Presses, 2019. 1 vol. broché, 16 x 24 cm, ill. couleur, 360 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 28 €. ISBN 979-10-231-0629-9.

À l'heure où la littérature constituait l'un des principaux instruments de la propagande augustéenne, la poésie d'Ovide, que bien des philologues ont jugée subversive, a pu poser question. Il faut dire que le destin d'Ovide, exilé à Tomes à cause d'un *carmen* et d'une *error* dont on ne sait que trop peu, a de quoi intriguer. Car alors que Virgile dépeint la gloire éternelle d'Auguste comme le point d'aboutissement de l'histoire romaine et un nouvel âge d'or, survenu au terme d'une suite de prodiges présageant de la *pax romana*, le poète de Sulmone représente à travers ses œuvres un monde en constante mutation, en proie au désordre et au changement. Le choix même de la thématique des métamorphoses, par le traitement original qu'il en fait, marque sa subversivité, et l'idée pythagoricienne selon laquelle « tout se transforme » ne fait pas bon ménage avec les codes en vigueur lorsqu'il s'agit d'exalter le mythe augustéen de l'*urbs aeterna* ; en effet, en figurant un monde instable dans lequel rien n'est permanent, Ovide pourrait laisser entendre que le règne du Princeps n'est également que transitoire et que Rome elle-même n'est pas éternelle. La problématique du temps chez Ovide apparaît ainsi primordiale pour comprendre la position du poète vis-à-vis de la politique augustéenne. Elle fut abordée les 27 et 28 mars 2017 lors d'un colloque intitulé *Le transitoire et l'éphémère : un hapax à l'ère augustéenne ?* dont les actes ont été rassemblés dans ce volume. L'intérêt de cette étude est qu'elle croise les points de vue de plusieurs spécialistes, examinant au travers du prisme de la temporalité différents passages du corpus ovidien. Les *Métamorphoses* et les *Fastes* constituent les principaux objets de cette analyse, mais certains extraits des *Tristes*, des *Pontiques*, des *Amours* et de l'*Art d'aimer* sont aussi étudiés, et un chapitre entier est consacré au *Contre Ibis*. Outre la littérature ancienne, plusieurs auteurs abordent par ailleurs le sujet sous sa dimension iconographique, en établissant des parallèles entre certains thèmes ovidiens et leurs représentations, de sorte que l'archéologie apparaît intimement liée à l'étude des textes. Les chapitres concernés sont enrichis de photographies en couleur, qui permettent de mieux comprendre l'articulation entre sculpture, architecture et poésie dans le discours d'Auguste et ses successeurs. La contribution d'E. Rosso (*Auguste, les saisons et les heures. Figures du temps chez Ovide dans l'art augustéen*) par exemple, montre bien le contraste entre la représentation du mythe de Phaéton dans les *Métamorphoses* et sa représentation dans l'iconographie visant à célébrer l'empereur. De même, F. Ghedini et G. Salvo (*Ovide et les mythes romains*) livrent une réflexion captivante sur la figure de la Sibylle, ridiculisée par Ovide, qui met l'accent sur ses amours avec Apollon et sa beauté fanée, là où les partisans du Princeps représentent sa descente aux Enfers aux côtés d'Énée. L'hypothèse de départ selon laquelle Ovide représenterait un monde en mouvement permanent est toutefois nuancée par A. Videau (*Entre mythe et histoire, religion et laïcisation ? Les Métamorphoses*), qui identifie le *deus* primordial qui met fin au Chaos dans la cosmogonie des *Métamorphoses* à Octave. Quant aux *discordia* qui suivent de près la cosmogonie, et que M. Moser (*Entre instabilité et continuité : la cosmogonie des Métamorphoses ou le laboratoire de la poétique ovidienne*) considérait comme une manifestation parmi